



# La flamme sacrée

*Keeper of the flame*  
de George Cukor

## Fiche technique

USA - 1942 - 1h36

Réalisateur :  
**George Cukor**

Scénario :  
**Donald Ogden Stewart**  
d'après le roman de **I.A.R. Wylie**

Montage :  
**James E. Newcom**

Musique :  
**Bronislau Kaper**

Interprètes :  
**Spencer Tracy**  
(Steven O'Malley)  
**Katharine Hepburn**  
(Christine Forrest)  
**Richard Whorf**  
(Clive Kerndon)  
**Margaret Wycherly**  
(Mrs. Forrest)  
**Donald Meek**  
(M. Arbuthnot)  
**Geoffrey Midford**  
(Forrest Tucker)  
**Horace McNally**  
(Freddie Ridges)  
**Orion Peabody**  
(Percy Kilbride)



## Résumé

Par une nuit d'orage, un pont endommagé cède : Robert Forrest, grand héros national, politicien et défenseur des droits de l'homme, meurt lors d'un accident de voiture survenu dans sa propriété. Les États-Unis sont en deuil. De nombreux journalistes assistent à ses funérailles, parmi lesquels Steven O'Malley, célèbre écrivain et correspondant de guerre de retour d'Europe, qui veut écrire une biographie de Forrest. Tandis que son secrétaire, Kerndon, tient une conférence de presse, Christine, sa veuve, refuse toutes photos et interviews. Après le départ des journalistes, O'Malley réussit à rencontrer Christine, grâce à Jeb, le jeune fils du gardien, traumatisé par la mort de Forrest. Christine refuse tout d'abord de collaborer au livre d'O'Malley puis, sur les instances de Kerndon, revient sur sa décision. Alors que ce dernier lui impose une biographie officielle, O'Malley découvre des zones d'ombres qu'on veut lui cacher. Que fait la

mère de Forrest, vivante, dans une des maisons du parc ? Pourquoi Christine protège-t-elle son cousin Midford, qui haïssait Robert ? O'Malley devenant très soupçonneux, Christine brûle des papiers dans l'arsenal de son mari, O'Malley réussit à voir la mère de Forrest, persuadée que son fils a été assassiné. Peu après, il découvre le fer à cheval perdu par la jument de Christine près du pont endommagé. Cette dernière lui avoue qu'elle aurait pu sauver son mari, mais qu'elle s'en est volontairement abstenue. Elle finit par avouer la vérité à O'Malley : Forrest se servait de son aura pour commander une société secrète fasciste et antisémite qui s'apprêtait à faire un coup d'État. Avant d'être démasqué, Kerndon incendie l'arsenal et tue Christine. Elle meurt dans les bras d'O'Malley, qui lui promet de dire la vérité au monde. La vraie biographie de Forrest sera publiée. Ainsi que le rôle de Christine, qui s'est sacrifiée pour son pays.

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

## Anecdote

**La flamme sacrée** est le deuxième film du couple Tracy-Hepburn après **La femme de l'année** de George Stevens, sorti quelques mois auparavant. George Cukor, tourna par ailleurs huit autres films avec Katharine Hepburn. On raconte que Daniel Ogden Stewart, craignant une opposition du républicain ultra-conservateur qu'était Louis B. Mayer, s'arrangea pour qu'il ne voie le film qu'à la première au Radio City Music Hall. Mayer, dit-on, quitta la salle, scandalisé par la mise en accusation d'un mythe qui reposait sur les traditions et les valeurs américaines. On peut douter que cette anecdote soit réelle, tant Mayer contrôlait chaque étape d'un film au sein de son studio, mais elle souligne l'aspect dérangeant d'une menace fasciste pour l'Amérique, deux ans avant le Débarquement, alors que l'Europe se bat contre les pays totalitaires. Richard Whorf fut aussi un réalisateur de comédies musicales, (**La pluie qui chante**, 1947).

série n°260 de la collection  
des fiches de monsieur Cinéma (260/11)  
[www.mcinema.fr](http://www.mcinema.fr)

## Critique

Américains, Américaines ! Voici comment l'esprit vint à l'homme. L'art cukorien est la mise en scène d'une vision paradoxale, lyrique et ironique de notre destinée. Tant par le dépassement des genres abordés que par leur lisse pratique, le legs du maître présente des énigmes envoûtantes. Ainsi cette reconstitution par des myriades de tonalités filmiques de la vie de Robert Forrest, héros du nouveau monde, est-elle l'âme sœur de son contemporain masculin : **Citizen Kane**. Produit de l'an fatidique 1942, «autopsie» d'un crime féminin, exorcisme en filature, **La Flamme sacrée** n'en est pas moins une allégorie de l'américanisme, sur l'ambiguïté duquel structure et discours jouent *con brio*. Entre les domaines privé et public, entre idéologie et investissement du cœur, se dresse, superbement, tragiquement, la figure de la femme. À la trame des enjeux psychologiques, existentiels, deux forces rigoureuses veillent : d'une part, la structuration cinématographique de la montée en spirale des mystères, à laquelle contribue la direction hallucinatoire des stars. D'autre part, le funambulesque équilibre de l'explicitation et des non-dits du scénario de Donald Ogden Stewart, saisie de l'authenticité leurrante de la parole. L'unité de l'intrigue est emblématique de l'obsessionnel. Surnommé Joshua, un correspondant de guerre, «*the fabulous Steven O'Malley*», se donne pour mission d'assembler les éléments d'une biographie du patriote. Au seul lieu d'une propriété grandiose de la Nouvelle-Angleterre, refuge forteresse de l'orateur Forrest dont les obsèques larmoyantes, dignes d'un monarque, déclenchent l'action, en l'espace d'une quinzaine il réussit son pari. Au-delà de tout espoir. Et à rebours. Les murs de Jéricho sont franchis. Ce Dragonwyck de l'horreur gothique n'est que carton-pâte. Car Forrest, précipité de sa voiture dans un torrent, s'avère avoir été un traître,

fasciste lucide, dictateur domestique qui visait une dictature de l'Amérique. Signe du réalisateur, l'invraisemblable, en l'occurrence le spectre du totalitarisme détourné par la femme, s'enracine dans le réel.

(...) Manchettes de journaux, (*The Washington Post*), des bulletins de radio, le cliquetis des machines à écrire proclament la mort de celui qui fut porte-parole du pays en guerre. Nul doute, ces dispositifs rappellent le courant «semi-documentaire» du cinéma de l'époque, en particulier la trilogie de Hathaway, dont **Call Northside 777**, avec son personnage de journaliste fouineur. Le badinage du métier fait partie de la technique de distanciation, du *comic relief* réaliste. Pourtant, si Jane, collègue de McNally, traite son copain de «snoop», elle souligne le regard oblique, désabusé et triste de son camarade. Or Steve, qui admet ne pas savoir aimer, l'apprendra par le sacrifice de la femme. S'ouvrant la nuit par une pluie battante, **La Flamme sacrée** est aussi film noir.

Est-elle infaillible, la distinction entre un deuil national, respectueux, et l'effondrement du sentiment de soi caractéristique des foules en délire ? Du haut d'un poteau, lors du passage du cortège funèbre, un petit garçon sanglote, bat sa coulpe. Le gamin est hystérique, hypochondriaque, ou «malade nerveux.» Dans une réalisation qui reproduit en miniature le combat des tranchées, dans ce film sur le reportage, film d'espionnage, s'infiltrer le freudisme. «En Amérique, ce n'est pas arrivé.» Néanmoins, l'émotion retentissante de l'unique essai de politique-fiction du cinéaste s'annonce dans la polyvalence de son titre, **Keeper of the Flame**. Métaphorique, et *bifrons*, asexué, «the keeper», est-ce bien une femme ? De quelle «flamme» s'agit-il ? Celle de l'amour de la patrie ? Celle qui brûle devant celui qui incarne ce dévouement ? McNally dit bien au jeune homme en pleurs que le message de Forrest brille encore, que «*les gens*

*s'échauffaient à sa flamme*». Serait-elle métonymie de l'amour conjugal ? Les deux amours seraient donc représentées par la même personne. Que signifie la complicité entre le beau cousin blond, ce play-boy (*highstepper*) plus jeune que le mari défunt, et Christine ? Celle-là, aurait-elle pris de temps à autre des *Vacances* ? Une fidèle cacherait un passé adultère ? Pendant la guerre, l'idéal américain de la femme au foyer tremble. La chaste serait-elle en fait fatale ? En pénétrant dans ce Xanadu somptueux, l'auteur découvre une broussaille d'éventualités, sauvages, élaborées.

Inaccessible, Christine Forrest s'emmure, projette à dessein le portrait de la femme ployée sous le poids du chagrin. Mise en scène de l'être qui graduellement, à travers le spectacle donné, révèle ce qu'il est à lui-même, au spectateur. «*The poor lady's not her usual self.*» Le secrétaire perfide nous met la puce à l'oreille. L'ironie est d'une cohérence délicieuse. Mise en abyme de notre position double, de voyeur, de curieux : «Ceci ! Un film de Cukor ?» La séquence où McNally aperçoit Christine Forrest pour la première fois est préparée avec un soin architectonique. En bas de l'écran, au centre du cadrage, blotti dans l'ombre, l'homme nous tourne le dos, assiste à l'apparition de la femme mythique. Surgie d'un clair-obscur expressionniste, drapée à la romaine d'une robe blanche (*soft, creamy*), Christine, qui se croit seule, apporte à l'effigie d'un homme solide, ce Lincoln du peuple, un immense bouquet de fleurs blanches. Sont-ce des chrysanthèmes ? Des camélias ? Jane, *a girl Friday*, se moque de Steve : «*Y avait-il une musique surnaturelle ?*».

Photographiée de profil, elle lève vers l'homme un regard adorateur. Leitmotiv des années 40, de **Règlement de comptes** où Maman Lagana surveille fiston, de **Suspicion** où la Fontaine sent la présence de papa. **A Woman's face** ? Ou bien **Two Faced Woman** ?

L'être «spectacle», en dernière instance celui que l'on offre à soi, fournit à l'œuvre de Cukor cadre et thème central.

**Ladies and gentlemen**, quels sont les titres qui se présentent à votre mémoire ? Pour **Camille**, pour **Les Filles du Dr March**, surtout Joe, pour Eliza Dolittle, pour **Les Invités de huit heures**, pour les étoiles de Broadway comme de Hollywood, pour **Sylvia Scarlett**, vivre est affaire de *show*. Jusqu'à la folle Mme Forrest *senior*, à la méchante gouvernante, jusqu'à Mary (**The Women** naïvement idolâtre), chacune joue un rôle, y compris celui de la femme aimante. Les prises de vue en studio, les *back-projections* et les assemblages, les compositions intérieures et l'éclairage renforcent la logique de l'artificial.

Aimer serait vénérer ? Une veuve peut entretenir le souvenir d'un époux sans se détourner du monde du dehors ; tandis qu'une gardienne de mausolée s'enterre vivante. Une vestale qui enfreint la règle de sa «pureté» doit payer le prix. Ayant menti, la **Tarnished Lady** perd son éclat, ne sourit jamais, baisse la tête. Pour sauvegarder la flamme de la liberté vraie, elle devait protéger l'image de l'homme. Tuer. Porte-parole de l'américanisme, révélatrice des faits, en offrant au journaliste l'album de photos, elle trahit son désir de dire la vérité.

Chaste ou vénale, porteuse du flambeau et meurtrière, Christine la vestale, s'accuse d'infertilité. À l'Amérique qu'elle aime, démocrate ou fasciste, elle n'a pas de fils à donner. Partant elle disparaît. La flamme de la liberté se mue en feu purificateur du «bunker», tombe seyante pour celle par qui le scandale arrive, qui sera abattue par une balle ennemie.

Le jeu de miroirs est un chassé-croisé. La femme : vénérée ou suspecte ? Jeune, elle est «sacrifiée» : Amy, la mère de David Copperfield, Mlle Gauthier meurent. Auréolées toutefois par une lumière intense. Lorsque Christine passe aux aveux, c'est elle qui

est cadrée en portrait, le poing fermé en une colère contenue, et la prise diagonale du regard admirateur cerne l'homme à ses pieds. À la fin de **My Fair Lady**, c'est Eliza qui se tient droite alors que le professeur Higgins s'affaisse dans son fauteuil. Mais d'affirmer : «*J'ai ma propre étincelle du feu divin.*» Steve écrira donc l'histoire de Christine, immortalise son courage, son goût de liberté. Moyennant le don de soi et au-delà du sacrifice féminin, l'autonomie est désirée pour tous, elle explique la lutte menée par femme et homme ensemble.(...)

Eithne O'Neill  
Positif n°495

## Le réalisateur

Les films de Cukor, ne cesse-t-il d'affirmer, ont été tournés à l'intérieur du "système". Je ne suis pas un auteur, conclut-il. S'il ne s'est jamais intéressé au scénario, il n'en a pas moins donné sa marque aux films qu'il signait et nul metteur en scène hollywoodien n'est aussi facile à caractériser.

Cukor, on l'a écrit cent fois, est d'abord un portraitiste de la femme. L'un de ses meilleurs films ne s'intitule-t-il pas justement **Women ?** Il envisage surtout cette femme, la femme dans ses rapports avec son milieu (le cinéma dans **A Star is Born**, le racisme dans **Bhowani et Junction**) et face aux tabous. S'étonnera-t-on dans ces conditions qu'il ait dirigé presque toutes les grandes actrices ?

Cukor c'est d'autre part la comédie : **Women, Philadelphia, Story, Les Girls** en sont les sommets. Moins à l'aise dans le drame policier (**Gaslight**) ou le film politique (**Keeper of the Flame**), encore qu'il ait donné dans ces genres des œuvres intéressantes, il se déchaîne dans la comédie, se moquant sans satire excessive des mœurs américaines et se faisant le chantre du monde du spectacle, cet univers à double facette qu'il évoque si bien dans un western qui n'a plus rien du western, le ravissant **Heller in Pink Tights**. La comédie musicale lui doit ses derniers feux, du **Milliardaire** à **My Fair Lady**.

Bien sûr, il y a eu des faux pas, d'affreux mélodrames (**Edward, My Son**), des films manqués (**The Blue Bird**), des comédies insipides. Cukor n'est peut-être pas un grand cinéaste mais il est de ces marchands de rêve auxquels on demande l'illusion et l'ivresse.

## Filmographie

<b>Grumpy</b>	1930
<b>Virtuous Sin</b>	
<b>The Royal Family of Broadway.</b>	
<b>Tarnished Lady</b>	1931
<b>Girls About Town</b>	
<b>What Price Hollywood ?</b>	1932
<b>A Bill of Divorcement</b>	
Héritage	
<b>Rockabye</b>	
<b>Our Betters</b>	
<b>Dinner at Eight</b>	1933
Les invités de huit heures	
<b>Little women</b>	
Les quatre filles du docteur March	
<b>The Personal History, Adventures, Experiences and Observations of David Copperfield the Younger</b>	1934
David Copperfield	
<b>Sylvia Scarlett</b>	1935
Sylvia Scarlett	
<b>Romeo and Juliet</b>	
Roméo et Juliette	
<b>Camille</b>	
Le roman de Marguerite Gautier	
<b>Holiday</b>	1938
Vacances	
<b>Zaza</b>	1938
<b>The Women</b>	1939
Femmes	
<b>Susan and God</b>	
Suzanne et ses idées	
<b>The Philadelphia Story</b>	1940
Indiscrétions	
<b>A Woman's Face</b>	1941
Il était une fois	
<b>Two-Faced Woman</b>	
La femme aux deux visages	
<b>Her Cardboard Love</b>	1942
<b>Keeper of the Flame</b>	
La flamme sacrée	
<b>Gaslight</b>	1944
Hantise	
<b>Winged Victory</b>	
<b>Desire Me</b>	1947
La femme de l'autre	
<b>A Double Life</b>	
Othello	
<b>Edward, My Son</b>	1948
Edouard, mon fils	

<b>Adam's Rib</b>	1949
Madame porte la culotte	
<b>A Life of Her Own</b>	1950
Ma vie à moi	
<b>Born Yesterday</b>	
Comment l'esprit vient aux femmes	
<b>The Model and the Marriage Broker</b>	1951
<b>The Marrying Kind</b>	
Je retourne chez Maman	
<b>Pat and Mike</b>	1952
Mademoiselle Gagne-Tout	
<b>The Actress</b>	1953
<b>It Should Happen to You</b>	
Une femme qui s'affiche	
<b>A Star Is Born</b>	1954
Une étoile est née	
<b>Bhowani Junction</b>	1955
La Croisée des destins	
<b>Les Girls</b>	1957
<b>Wild Is the Wind</b>	
Car sauvage est le vent	
<b>Heller in Pink Tights</b>	1959
La diablesse en collant rose	
<b>Let's Make Love</b>	1960
Le milliardaire	
1960	
<b>Song without End</b>	
film de Charles Vidor achevé par Cukor,	
Le bal des adieux	
<b>The Chapman Report</b>	1962
Les Liaisons coupables	
<b>Something Got to Give</b>	1963
inachevé	
<b>My Fair Lady</b>	1964
<b>Justine</b>	1969
<b>Travels With My Aunt</b>	1972
Voyages avec ma tante	
<b>The Blue Bird</b>	1976
L'oiseau bleu	
<b>Rich and Famous</b>	1981
Riches et célèbres	

### Documents disponibles au France

Fiche distributeur  
Positif n°495

Pour plus de renseignements :  
tél : 04 77 32 61 26  
g.castellino@abc-lefrance.com